

Dans « Expulsions », la sociologue Saskia Sassen expose le caractère systématique de la mise à l'écart dans le capitalisme. Implacable

Dégagez-moi tout ça !

JULIE CLARINI

Le capitalisme contemporain est une grande centrifugeuse. Voilà ce qu'on pourrait retenir du nouvel essai de la sociologue américaine, professeur à Columbia, Saskia Sassen : d'abord le mouvement, ensuite la puissance, les deux aboutissant, avec une implacable brutalité, à des mécanismes d'expulsion. Cette dynamique de mise à l'écart, nous en sommes les témoins quotidiens : toujours plus de gens chassés de leur emploi, privés de leur logement ou de leurs droits aux services sociaux. Un nouveau rapport de l'Organisation internationale du travail (OIT), paru le 19 janvier, prédit que le seuil des 200 millions de chômeurs dans le monde sera dépassé à la fin de l'année.

Que le capitalisme financier contemporain survive, et même s'épanouisse, dans ce contexte d'une gigantesque mise au rebut d'une partie de l'humanité, n'est pas en soi une idée nouvelle. Mais *Expulsions* a une ambition plus large que l'enquête autour de cette réalité, de même qu'il veut dépasser la description de la situation actuelle par le seul constat de la croissance des inégalités. L'ouvrage se propose de dé-

voiler des logiques souterraines, de soulever les dynamiques, bref de mettre au jour un fonctionnement systématique. Comme à son habitude, et comme dans son précédent livre, *La Globalisation* (Gallimard, 2009), Saskia Sassen s'intéresse à la « big picture », à la vue d'ensemble.

Pour ce chantier, la cheville ouvrière est le concept d'expulsion, qui lui permet de relier la situation des chômeurs radiés en Europe à celle des paysans expropriés par les achats de terre en

dit-elle, de ne pas rester otages des distinctions familiales qui nous font voir toutes ces choses comme de nature différente.

Pour démontrer cette logique systémique, Saskia Sassen choisit notamment la Grèce (il y a fort à parier que le sort de ce pays obtienne dorénavant le statut de paradigme dans toute analyse du capitalisme financier) : la « *restructuration brutale* » qui y a été menée a abouti à la réduction de la sphère économique. Le PIB renoue certes sporadiquement avec la croissance, mais au prix d'une expulsion massive (pauvreté grandissante, chômage, problème des sans-abri, faim, suicides chez les propriétaires de petits commerces...). Cas extrême, la Grèce est à ses yeux un miroir grossissant de ce que connaissent toutes nos économies déclinantes. Ce « *stade avancé* » du capi-

Le concept d'expulsion inspire à l'auteure des passerelles entre l'exploitation des ressources naturelles et la prolétarianisation des hommes

talisme, qui représente évidemment une rupture par rapport à la « *période keynésienne* » ou à celle de « *l'Etat communiste* » privilégiant toutes deux l'insertion, se caractérise en outre par une augmentation des suicides et des incarcérations, autres modalités de l'« *expulsion* ».

L'acquisition de terres en Afrique, par des gouvernements ou des entreprises étrangers, en constitue une autre dimension, misérable conséquence des pro-

grammes de restructuration du FMI et de la Banque mondiale ; les Etats locaux, complices, assistent à la destruction des économies des petits exploitants et à leurs répercussions : exode, survie, migrations... Mais le phénomène de l'expulsion est aussi celui que la finance fait subir à l'économie : flux de capital et de ressources, elle siphonne les autres secteurs, faisant surgir une croissance qui dissimule la création de formes extrêmes de richesse et de pauvreté. Enfin, la terre elle-même subit cette brutalité par le fait des extractions, contaminations, exploitations, qui chassent les éléments de la biosphère (la vie elle-même est alors « *expulsée* »). Son sort, souligne l'auteure, n'est pas si éloigné de celui que connaissent des millions de personnes dont la santé est une variable négligeable.

Saskia Sassen ne dit pas que toutes ces forces destructrices sont interconnectées. Elle dit en revanche qu'elles traversent nos bornes conceptuelles, raison pour laquelle elles restent invisibles. D'ailleurs, comment les désigner ? La sociologue parle de « *formations prédatrices* », « *assemblages d'agents économiques puissants, de marchés, de technologie et de gouvernements* ». Bien sûr, ce concept, comme d'autres développés dans l'ouvrage, peut laisser un sentiment de perplexité ou d'inaboutissement. Mais on rendra grâce à l'auteure de relever le défi d'une pensée globale qui mette à nu la brutalité et la complexité de notre monde. C'est plus nécessaire que jamais. Comme la réalisation de son souhait final : voir l'espace des expulsés, toujours plus vaste, être à son tour un objet d'étude. ■

Extrait

« A l'exception de l'effondrement du dot.com et du défaut de paiement de la dette argentine, la période postérieure à 1997 a été une période de stabilité financière extraordinaire pour les sociétés et les marchés financiers dominants. Mais, derrière cette "stabilité", avait lieu un tri féroce des gagnants et des perdants (...). Il est plus facile de suivre à la trace les gagnants plutôt que le déclin, souvent lent, dans la pauvreté des ménages, des petites entreprises et des institutions gouvernementales (notamment liées à la santé et à l'éducation), qui ne font pas partie des nouveaux secteurs séduisants de la finance et du commerce. Les perdants de la période postérieure à l'ajustement sont devenus quasiment invisibles dans le monde global des vingt dernières années. De temps en temps, ils ont réapparu, comme ce fut le cas des membres de la classe moyenne traditionnelle en Argentine, au moment des émeutes de la faim à Buenos Aires et ailleurs vers le milieu des années 1990, pillant de la nourriture dans les magasins. »

EXPULSIONS. BRUTALITÉ ET COMPLEXITÉ DANS L'ÉCONOMIE GLOBALE (*Expulsions. Brutality and Complexity in the Global Economy*), de Saskia Sassen, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Pierre Guglielmina, Gallimard, « NRF Essais », 384 p., 25 €.